

cle, si à celui-ci pouvait appartenir l'honneur de l'avoir conçu. Non-seulement les merveilles de notre civilisation n'ont point éclipsé cet établissement sorti de la barbarie du moyen-âge, il excite encore, chaque année, l'admiration de tous ceux qui le visitent. Le vieil esprit des enfants de saint Bernard est au niveau des pensées les plus libérales de la moderne philanthropie. Bien plus, celle-ci, qui semble rougir de la charité et qui, quand il s'agit de soulager les besoins de l'espèce humaine, introduit, à la place de la fille du christianisme, une sœur bâtarde appelée Bienfaisance, la philanthropie n'a jusqu'ici rien imaginé qui vaille cette maison si simple bâtie par un prêtre inspiré de la charité.

Qu'est-ce à dire? Quand on voit comme le temps use toutes choses et avec quelle rapidité les établissements humains disparaissent, remplacés par d'autres, au milieu du perpétuel mouvement qui emporte le monde, l'existence de l'hospice du Grand-Saint-Bernard, après neuf cents ans, paraît presque un problème. Elle n'en est pourtant pas un pour le philosophe qui a médité d'une manière attentive sur la nature des institutions de la charité chrétienne : car celle qui nous occupe n'est pas la seule qui ait une longue histoire. Sans doute, le principe divin d'où elles émanent leur communique quelque chose de son immutabilité ; mais elles fournissent, dans l'objet même qui les concerne, une autre raison de leur durée. A l'inverse du progrès, ce demi-dieu des sociétés modernes, qui s'adresse aux mille convoitises de l'homme, la charité chrétienne s'attache au côté réel de notre nature. Voilà pourquoi ses institutions ne varient guère. Le progrès passe, parce qu'il court après un idéal de bien-être qu'il ne saisit jamais ; la charité chrétienne est immobile, parce qu'elle n'a d'autre but que de porter secours à nos éternels besoins, laissant aux promesses de la vie future le soin de nous rendre heureux.

L'ABBÉ CHRISTOPHE.